

1

Collection
Premier
Cycle

Littérature française du XX^e siècle

MARIE-CLAIRE BANCQUART
PIERRE CAHNÉ



*Presses
Universitaires
de France*

puf



Collection
Premier
Cycle

Littérature française du xx^e siècle

MARIE-CLAIRE BANCQUART

Professeur à l'Université de Paris IV - Sorbonne

PIERRE CAHNÉ

Professeur à l'Université de Paris IV - Sorbonne

*Presses
Universitaires
de France*





ISBN 2 13 044810 0

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1992, août

© Presses Universitaires de France, 1992
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

Littérature française
du xx^e siècle

Marie-Claire Bancquart, professeur à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), a reçu le grand prix de critique de l'Académie française et le prix de l'Essai de la Ville de Paris. Elle est aussi écrivain, prix Max Jacob de poésie, membre de l'Académie Mallarmé. Principaux ouvrages critiques : *Paris des surréalistes*, Seghers, 1973 ; *Images littéraires du Paris fin de siècle*, La Différence, 1979 ; *Maupassant conteur fantastique*, Minard, 1976 ; éditions des *Nouvelles* de Maupassant dans les « Classiques Garnier », 1972-1984 ; *Anatole France, un sceptique passionné*, Calmann-Lévy, 1984 ; édition des *Œuvres* d'Anatole France dans la Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, t. I à III, 1984-1991. Derniers recueils de poèmes : *Opéra des limites*, Corti, 1989 ; *Sans lieu sinon l'attente*, Obsidiane, 1991. Derniers romans : *Photos de famille*, François Bourin, 1989 ; *Elise en automne*, François Bourin, 1991.

Pierre-Alain Cahné, professeur à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV). Principaux ouvrages : *Le philtre et le venin*, Nizet, 1977 ; *Index du Discours de la méthode*, Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1978 ; *Un autre Descartes. Le philosophe et son langage*, Vrin, 1980 ; *Pascal, ou le risque de l'espérance*, Fayard, 1981.

Sommaire

Introduction, 1

1884-1896

Introduction, 3

Naturalismes ?, 11

Zola, 13 ; Becque, 17

De quelques moralistes, 19

Barrès, 19 ; France, 22 ; Renard, 24 ; Bloy, 26 ; Loti, 29

L'esprit fin de siècle, 31

Spiritualistes : Huysmans, 31 ; Péladan, 35 ; Bourges, 37

La mise en cause des formes : Dujardin, 39 ; Gourmont, 40

Les récits de l'étrange : Maupassant, 42 ; Lorrain, 46 ; Schwob, 49

Les poètes de la blessure ironique : Laforgue, 51 ; Cros, 54

Impressionnistes et symbolistes, 55

Impressionnisme : Verlaine, 57 ; Nouvcau, 61 ; Corbière, 61

Poésie symboliste : *Le vers libre*, 63 ; Mallarmé, 65

Théâtre et prose symbolistes : Claudel, 70 ; Villiers de l'Isle-Adam, 72

1896-1912

Introduction, 77

Une image de la société française : pièces à succès du début du siècle, 85

Une interrogation sur les rapports du pouvoir et de l'individu, 89

Mirbeau, 89 ; France, 91 ; Péguy, 93 ; Barrès, 97 ; *Anticipations*, 99 ; *Les « policiers »*, 100

Les écrivains du retour au concret, 104

Une attention nouvelle à la vie des humbles : Philippe, Audoux, 104

La sensualité d'un dandy : Larbaud, 105

Un accueil au monde, le désir et l'attente : *Femmes*, 107 ; Noailles, Vivien, Colette, 107 ; Gide, 110

Les poètes du sensible et de la religiosité, 111

Saint-Pol Roux, 111 ; Jammes, 112

Formes du sacré, 113

Claudél, 113 ; Segalen, 115

Les foules divines, 119Romains, 119 ; *L'Abbaye*, 120 ; Salmon, 121**Divinité du poète, 123**

Apollinaire, 123 ; Cendrars, 127 ; Roussel, 129

1912-1928**Introduction, 131****Un humanisme nécessaire, 139**

Valéry, 139 ; Gide, 144

Une tendre approche du monde, 148*Le groupe « fantaisiste »*, 148 ; Jacob, 150 ; Supervielle, 152**Approches mystiques, 155**

Claudél, 155 ; Milosz, 156

Deux sommes autobiographiques et sensuelles, 159

Proust, 159 ; Colette, 165

Le jeune homme désorienté, 170

Alain-Fournier, 170 ; Radiguet, 174 ; Morand, 176 ; Soupault, 177

Les ruptures, 180Reverdy, 181 ; Cocteau, 184 ; Cendrars, 189 ; *Dada*, 192 ; Breton : *surréalisme*, 194 ; Aragon, 200 ; Eluard, 202 ; Desnos, 207 ; Artaud, 208**1928-1955****Introduction, 213****Le temps du souci, 223**

Michaux, 223 ; Céline, 227 ; Giono, 232 ; Genet, 234 ; Sartre, 237 ; Camus, 241

Un déchirement chrétien : Mauriac, 246 ; Bernanos, 250 ; Green, 254 ; Jouve, 257 ; Jouhandeau, 262*Le présent dans la lumière de la fable* : Giraudoux, 264 ; Anouilh, 269 ; Aymé, 272

Révolution intérieure ou révolution politique, 274

Les romans cycliques de l'avenir de l'Europe : Rolland, 274; Duhamcl, 278;
 Martin du Gard, 280; Aragon, 282; Romain, 284
Le surréalisme, occultation ou action ? Le grand jeu, 286; Césaire, 288
Un surréalisme populaire : Prévert, 290

Les équivoques de la morale héroïque, 293

Montherlant, 293; Malraux, 298; Saint-Exupéry, 301; Drieu La
 Rochelle, 304; Brasillach, 308; Vailland, 308; Nimier, 310

« Ça » s'organise, 314

Ponge, 314; Queneau, 318; Leiris, 322; Caillois, 325

Evidences et mystères du quotidien, 327

Cadou, 327; Follain, 328; Clancier, 331; Guillevic, 333; Frénaud, 336;
 Tardieu, 338

Erotique, fantastique, occulte, 342

Abellio, 342; Bosco, 343; Mandiargues, 344; Bataille, 347; Formes du fan-
 tastique, 348; Béalu, 349; Devaulx, 350

Présence des éléments, quête de l'innommé, 352

Fascination, attente : Gracq, 353; Saint-John Perse, 357; Senghor, 360;
 Glissant, 362; Char, 363
Présence et retrait de Dieu : Noël, 369; La Tour du Pin, 370; Emmanuel,
 371; Grosjean, 374; J.-C. Renard, 375

1955-1975**Introduction, 379****La vie ensablée, l'exil imparable, 387**

Ionesco, 387; Adamov, 392; Arrabal, 393; Beckett, 394; Blanchot, 400

Nouveaux romanciers ?, 401

Le livre autonome : Butor, 402; Robbe-Grillet, 406
Une déconstruction du tragique : Sarraute, 410; Duras, 413; Pinget, 416
Le dernier Aragon : Aragon, 417

Un éphémère distancié, 419

Un classicisme oblique : Bonnefoy, 419; Simon, 424
Borner, concentrer, contester : Du Bouchet, 428; Deguy, 430; Roche, 431;
 Roubaud, 432; Dupin, 434; Tortel, 435

De 1975 à nos jours**Introduction**, 437**Parcours**, 447*Mythes, allégories ?*, Tournier, 447*Des itinéraires archétypiques* : Le Clézio, 451 ; Yourcenar, 454 ; Perec, 458*Directions ouvertes* : Réda, 462 ; Gaspar, 463**Exils, décentrement**s, 464

Cohen, 464 ; Jabès, 465 ; Modiano, 468 ; Bosquet, 469

Jaccottet, les illuminations de l'éphémère, 472

Jaccottet, 472

Aujourd'hui, 477*Poésies contemporaines*, 477*Actualité du roman*, 485**Musique et poésie**, 488**Littérature et cinéma**, 494**La critique**, 498

Bibliographie, 503

Chronologie, 511

Index des noms des personnes, 533

Index des titres, 545

Aude Préta de Beaufort, agrégée détachée à l'Université de Paris IV - Sorbonne, a écrit les pages sur P. Eluard, P. Emmanuel, P. de La Tour du Pin, J.-C. Renard, P. Reverdy, J. Roubaud, A. de Saint-Exupéry, Saint-John Perse, M. Yourcenar. Florence Leca, agrégée détachée à l'Université de Paris IV - Sorbonne, a écrit les pages sur Jean Genet. Brigitte Combe, agrégée détachée à l'Université d'Avignon, a écrit les pages sur Claude Simon.

Introduction

Nous tenons à commencer notre étude de la littérature du XX^e siècle par ce que Louis Forestier appelle « l'avant-siècle », c'est-à-dire la période de crise que marque exemplairement A rebours (1884). Il était également possible de commencer en cette année 1913 qui, à différents titres, est le début d'une modernité. Mais alors ne serait pas apparue l'étroite relation entre la fin du XIX^e siècle et des écrivains aussi importants que Gide, Valéry, les surréalistes. D'aucune manière, 1900 ne pouvait constituer une date de départ : les grands moments d'une histoire littéraire ne sauraient coïncider avec ceux d'une chronologie formelle.

Les cassures politiques, comme les guerres, ne se confondent pas non plus avec les changements de la vie littéraire. Tantôt celle-ci pressent les inflexions de la vie économique et politique, par exemple avant l'affaire Dreyfus ou la crise de 1929. Tantôt elle traverse les événements, qui la gauchissent sans en modifier les modèles majeurs. Ce sont, par exemple, en 1914, la spécificité nécessaire du langage poétique ou le personnage de l'adolescent désemparé ; en 1939, l'homme absurde ou le recours aux mythes... La littérature n'est pas une activité de pure reproduction ; elle possède une autonomie, celle de la pensée et des arts. La périodisation que nous avons choisie tente de rester fidèle à cette évolution propre. Comme toute périodisation, celle-ci peut et doit provoquer des questions. Du reste, elle n'institue jamais de découpage radical ; elle s'efforce seulement, sans ignorer de nombreux recouvrements, de faire apparaître des cohérences esthétiques et philosophiques. Nous avons distingué six périodes dont la longueur est fort inégale, selon les successions plus ou moins rapides des « moments » de la pensée : 1884-1896 (« Décadence » et symbolisme, crise des valeurs) ; 1896-1912 (engagement, naissance et renaissance des

valeurs) ; 1913-1928 (*changer la vie, changer l'art, définir un homme nouveau*) ; 1928-1955 (*espoirs en la cité nouvelle, désespoirs, recherche d'un humanisme*) ; 1955-1975 (*le langage comme renvoi incessant à lui-même et universelle mise en question*) ; à partir de 1975, *retour au concret, et la recherche d'une éthique*.

Nous avons, sauf exceptions évidentes (*Le Clézio, Modiano, Perec...*), mis l'accent, en ce qui concerne la littérature contemporaine, sur des écrivains nés avant 1930. L'enjeu de notre livre n'est pas en effet de découvrir des écrivains, mais de les faire connaître quand ils peuvent être considérés comme éprouvés. Cependant, il serait triste et faux de laisser croire, dans une littérature du XX^e siècle, que notre aujourd'hui est stérile. Aussi avons-nous ébauché un tableau de la création actuelle, sans nous dissimuler les risques encourus par nos choix.

Le titre même de ce livre indique bien qu'il s'agit de l'histoire littéraire de la France et non des pays de la francophonie, même les plus proches : par exemple, nous avons dû passer sous silence, sauf quelques allusions, la très belle littérature belge. Dans la littérature française, la science-fiction et le roman policier n'ont presque pas été abordés par nous ; il ne s'agit pas d'un dédain ni d'un académisme, mais le cadre qui nous était imposé eût été largement dépassé par ces développements. Du moins notre bibliographie indique-t-elle quelques ouvrages fondamentaux sur le sujet. De même, nous n'avons pas traité les discours politiques, malgré l'intérêt que présentait un panorama de l'éloquence, de Jaurès et Clemenceau à nos jours, avec ses modèles rhétoriques utilisés ou abandonnés. Mais nous avons reculé devant un sujet qui, pour être évidemment lié à la littérature, exigerait un support textuel que le projet de notre ouvrage excluait. Enfin, les données sociologiques de la création (prix, état de l'édition, condition de l'écrivain) n'ont également qu'une place fort restreinte, malgré leur intérêt, dans un livre qui vise essentiellement à faire connaître les œuvres.

Cette histoire de la littérature a été conçue de manière à pouvoir être lue soit « en continu », soit d'une manière ponctuelle, à propos de telle ou telle période ou tel ou tel auteur. Une lecture en diagonale, par thèmes, par genres, est également possible. Nous souhaitons, par-dessus tout, que ce livre incite à connaître et aimer les écrivains dont il parle.

L'esprit de cette collection n'est pas de présenter des bibliographies exhaustives, mais l'indication des ouvrages principaux « à lire » sur les questions ou les auteurs. Sauf indication contraire, leur lieu d'édition est Paris.

La littérature et la crise née de la défaite française – Deux maîtres : le relativisme passionné de Renan, l'organicisme de Taine – La banqueroute des valeurs morales : fièvre et lassitude, l'ennui fin de siècle – Influences : Darwin, Schopenhauer, Wagner – Une nouvelle vision de la folie : Charcot – Les « ailleurs » : spiritualités non orthodoxes ; symbolisme.

La défaite française de 1870 et la Commune ont été à l'origine d'une grande crise intellectuelle. La place de la France dans l'Europe et dans le monde restait certes considérable, mais le pays n'en était pas moins humilié, et amputé de l'Alsace-Lorraine. En outre, une guerre civile avait déchiré la capitale. Le souvenir de la Commune est longtemps resté un tabou. Mais il est à l'arrière-plan de bien des œuvres, comme *L'Antéchrist* de Renan ou la première *Ville* de Claudel.

Vers 1885, l'effet de la crise est notable dans les œuvres d'écrivains qui en 1870 avaient de vingt-cinq à trente ans (Malarmé, France, Bloy), de vingt à vingt-cinq ans (Huysmans, Maupassant, Lorrain, Bourget, Elémir Bourges), étaient enfants (Péladan, Barrès). Le public aussi a changé : il s'est ouvert à l'irrationnel ; il comprend autrement les philosophes déjà connus avant la guerre, qu'ils soient étrangers, comme Darwin, ou français, comme Renan et Taine.

Ces derniers, à la fois critiques, historiens et créateurs, sont les maîtres à penser de nombreux écrivains, qui se définissent dans leurs sens ou contre eux. On ne peut pas plus ignorer leur influence que, par exemple, celle d'un J.-P. Sartre après la guerre de 1939.

Renan fut d'autant plus touché par la défaite qu'il avait été formé par les philosophes allemands (Hegel, Herder et Fichte) à chercher une explication totalisante du monde. L'érudition allemande (Strauss) l'avait aussi imprégné dans son exégèse religieuse : sous le Second Empire, il avait fait scandale avec sa *Vie de Jésus* (1863). 1871 marque donc une rupture douloureuse. Renan examine dans *La réforme intellectuelle et morale* les causes de la défaite de la France. Il l'attribue à une tendance égalitaire et centralisatrice, qui tue la liberté, et à une légèreté d'esprit. En revanche, la Révolution a été à l'origine d'idées si fécondes qu'elles peuvent susciter une nouvelle énergie : à la différence de l'Allemagne, la France croit que la nation est fondée non sur la force, mais sur le consensus à propos de grandes et belles actions (2^e Lettre à M. Strauss). Renan évolue donc politiquement de l'élitisme à l'acceptation du régime républicain, tout en restant méfiant vis-à-vis d'un possible gouvernement des médiocres.

Homme dissocié, tourmenté, Renan, dans les *Dialogues philosophiques* (1876) et les *Drames philosophiques* (1878-1888), examine des opinions contradictoires, et montre qu'il n'a plus une confiance aussi grande que naguère dans le destin de l'humanité. Notre vie est « une grande construction par à-peu-près » ; notre esprit a ses limites : « Au-dessus et au-dessous, c'est la nuit. » Notre univers lui-même est fini. Peut-être faut-il alors s'attacher aux joies du rêve et de l'amour ? Tel est le Renan « dilettante », dont les jeux de pensée fascinent mais découragent les jeunes gens en quête d'absolu, comme Barrès, Claudel ou Péguy. Pourtant ce dilettantisme n'est pas synonyme d'indifférence. A. France, disciple de Renan, l'a vu : c'est un relativisme passionné. Renan garde l'idée que notre univers marche vers un accomplissement supérieur. En publiant en 1890 *L'avenir de la science*, écrit dès 1847, il refuse les à-peu-près d'un certain irrationalisme. « La science préserve de l'erreur, bien plus qu'elle ne donne la vérité. » Mais elle permet de voir le mouvement qui va du végétal à l'univers. Les êtres sont en « métamorphose sans fin » (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*), et, même si

nous sommes peu, « nous serons ce qu'est la coquille géologique dans le bloc destiné à bâtir un temple ».

Taine, lui, semble professeur de déterminisme plus que de relativité. Formé par Spinoza et Hegel, il avait déplu aux autorités du Second Empire en soutenant la possibilité d'une organisation logique de tout le savoir humain. On a retenu de lui des formules à l'emporte-pièce, comme la définition des écrivains par « la race, le milieu, le moment » (*Histoire de la littérature anglaise*, 1864). Mais sa philosophie est beaucoup plus subtile. On en trouve la meilleure expression dans *De l'intelligence* (1870), où Taine considère la société comme un organisme parmi les autres organismes d'un univers en perpétuelle évolution. L'homme est dépendant de celui-ci ; il n'y est pas un être à part. Taine le replace ainsi dans une grande unité. Il l'étudie d'autre part comme une conscience fragmentaire, faite de sensations ; à ce titre, il s'intéresse aux phénomènes d'hallucination et d'« états seconds », comme exagérations de nos états « normaux ». Critique d'art (*Philosophie de l'art*, 1882), il rattache l'œuvre à son temps, mais il a aussi une approche fine de la psychologie des créateurs. Il ouvre des voies à la sociologie, à la psycho-physiologie et à l'explication concrète des œuvres. Barrès, Bourget, France en particulier, ainsi que les critiques de la fin du siècle, doivent beaucoup à cette pensée probe et vigoureuse. Elle a souffert des attaques des idéalistes et aussi de l'annexion de Taine par un parti politique, la droite maurrassienne. Dans *Les origines de la France contemporaine* (1875-1893) — un des grands succès de librairie de la fin du siècle — Taine attaque en effet la démocratie comme fille d'une Révolution qui s'est absolument trompée en voulant tout refaire « d'un seul coup, sur un patron neuf » ; il la rend responsable de la défaite de 1870. Ce conservatisme a voilé les aspects modernes de son œuvre.

Les jeunes gens ne trouvent pas dans ces maîtres des encouragements à l'action. D'un autre côté, ils sont froissés par le matérialisme à courte vue d'un enseignement officiel fanatique du progrès et d'une science qui pourra un jour tout expliquer : Barrès, Péguy, Claudel témoignent de ce dégoût. L'esprit de la génération intellectuelle des années 1885 est un pessimisme fondé sur la banqueroute des valeurs. Pessimisme partagé par les milieux de l'aristocratie, et de la grande et moyenne bourgeoisie cultivée.

C'est le cercle, somme toute assez restreint, qui forme le public privilégié des grands écrivains, en un temps où les salons et les groupes littéraires exercent une forte influence. Sauf exceptions rares (le félibrige, qui se développe en Provence autour de Frédéric Mistral), ces milieux sont parisiens. Salon républicain de Mme de Caillavet, avec France pour vedette, alors que Bourget et Loti sont au centre du salon nationaliste de Juliette Adam. Cabaret du Chat-Noir, fondé en 1881 par Rodolphe Salis. Cafés, qui sont l'état-major de Verlaine et des décadents. Groupes des revues, notamment la *Revue contemporaine*, la *Revue indépendante*, la *Revue wagnérienne*, *La Plume*, le *Mercure de France*. Rédactions littéraires des quotidiens, *Le Gaulois*, *Le Figaro*, *Gil Blas*, *L'Echo de Paris*, qui publient tous les jours des récits courts et des feuilletons (de Zola, Bourget, France, Maupassant...). C'est pour les prosateurs du temps une source considérable de revenus. Aussi, la fin du siècle voit une floraison de la nouvelle qui n'a d'équivalent à aucune autre époque de notre littérature.

Dans la vie parisienne d'alors, la morale traditionnelle est ébranlée. La foi catholique n'est plus que de façade. L'argent et le sexe dominant. Les œuvres d'un Zola, d'un France, d'un Maupassant en témoignent très diversement. L'argent ? Les scandales politiques, affaire des décorations, scandale de Panama, prouvent que la République n'est pas plus vertueuse que l'Empire. L'inégalité s'étale sans fard, la société n'étant pas encore massifiée : énorme disproportion des revenus ; capital non pas anonyme, mais aux mains d'individus. Le sexe ? Une prostitution organisée et étalée, filles des brasseries, maisons de tolérance, grandes cocottes ; grand nombre d'enfants abandonnés ; l'adultère très courant dans certains milieux. Le divorce est instauré par la loi en 1884 : la scène de « flagrant délit » devient alors un lieu commun du roman et du théâtre. Les procès montrent la part de l'intérêt dans ces divorces, et celle des adultères et des « perversions sexuelles ». L'homosexualité n'est pas rare. Masculine, elle est encore frappée d'un tabou que transgressent peu d'écrivains (Lorrain, Rachilde). Féminine, elle est mieux tolérée par les lecteurs, par exemple dans l'œuvre de Pierre Louÿs. Quelques œuvres évoquent la syphilis, très répandue, curable, mais péniblement et problématiquement, et se terminant souvent par la paralysie générale. Maupassant et Daudet en sont morts.

Tel est l'envers d'un Paris de la fête et de la splendeur, qui

apparaît encore comme la capitale de l'Europe. Mais qui doute, aussi, après sa défaite, des idées traditionnelles sur la patrie et la guerre. Maupassant met au jour la cruauté de celle-ci et des conquêtes coloniales. Les conditions de vie dans l'armée sont attaquées dans *Le cavalier Miserey* d'Abel Hermant (1888), *Sous-Offs* de Lucien Descaves (1889) et *Biribi* de Georges Darien (1889). Gourmont écrit en 1891 un retentissant article, « Le joujou patriotisme ».

Une lassitude, une fatigue nerveuse marquent donc la société du temps. La drogue, sous la forme de l'éther, puis de l'opium, est une évasion recherchée, dont parle Jean Lorrain. Plus nombreux sont les écrivains qui abordent un sujet moins frappé d'interdit, le masque, qui permet de transgresser les conventions. Il est alors beaucoup plus présent que dans le Paris actuel. Carnavals, bals masqués sont évoqués par Schwob, Maupassant, Lorrain. En réaction, des anarchistes, comme Kropotkine (*La conquête du pain*, 1892) et Jean Grave, réclament l'instauration d'un monde plus juste, libre et neuf. Leurs théories attirent des écrivains comme Mirbeau, Anatole France, Mallarmé et son cercle : refus des scandales, méfiance envers toute autorité, désir d'union avec le peuple. Le journal *La Révolte* est répandu chez les intellectuels.

L'écrivain du temps compare cette atmosphère enfiévrée et lasse à la fois à celle de toutes les époques de décadence, celle de Rome (A. Jarry, *Messaline*), d'Alexandrie (A. France, *Thaïs* ; Pierre Louÿs, *Aphrodite*), Byzance (J. Lombard, *Byzance*, *L'Agonie*). « Toutes les queues de siècle se ressemblent », écrit Huysmans. Bourget développe magistralement cette impression d'appartenir à un monde vieillissant dans les *Essais de psychologie contemporaine* (1883) et les *Nouveaux essais* (1885). Historiquement, le terme de « décadence » a une valeur péjorative, mais ce n'est pas le cas quand on parle de l'art décadent. Il est fait de sensations nouvelles et rares, d'une manière raffinée de voir la vie. Artifice et inquiétude suscitent une esthétique opposée au classicisme. L'un de ses maîtres est Baudelaire, dans la mesure où il a exalté l'antinature et défini la modernité comme « le transitoire, le fugitif, le contingent » (étude sur C. Guys, 1863). Beauté de l'éphémère, du malsain et du pervers. Autre maître : le Flaubert de la *Tentation de saint Antoine*, où défilent mythes et religions dans une hallucination inquiète, et de l'Orient de torture et de luxe de *Salammbô*. Ces deux écrivains montrent aussi

le modèle d'une misogynie constante dans la littérature décadente, en alternance avec le culte de la femme idéale... et inaccessible. Femme fatale, femme vampire, évoquée par Lorrain, Maupassant, Huysmans ; Salomé tueuse de Jean-Baptiste (qui inspira d'abord le peintre G. Moreau). Mais, Ange et Protectrice, la femme exaltée par Villiers de l'Isle-Adam et les symbolistes. C'est une ambiguïté constante dans les rapports du Moi et de l'Autre, due à une grande crise d'identité.

Il y a un « ennui fin de siècle », comme il y a eu un « mal du siècle » dans les années 1820. Mais cet ennui est bien plus radical et procède d'une expérience du néant. Le héros fin de siècle ne croit ni à la nature, ni à l'amour ; pour survivre, il cherche à torturer ses sensations, ou à s'évader vers les ailleurs. Il nourrit son pessimisme existentiel de philosophies et d'esthétiques qui sont dans l'air du temps, sans forcément les avoir étudiées à fond, et en les tirant à lui. Œuvres de Renan, de Taine. Œuvre de Darwin, interprété comme un destructeur de l'anthropocentrisme dans *L'origine des espèces*. Notre race, produit d'une simple évolution animale, sera peut-être évincée par une race supérieure. Nous ne sommes pas une fin. Schopenhauer, connu par des adaptations partielles avant la traduction du *Monde comme volonté et comme représentation* en 1886, exerce une énorme influence par sa négation du vouloir-vivre, de l'idée de progrès et sa radicale misogynie. Du moins laisse-t-il le refuge de l'esthétique, que refuse même son disciple Edouard de Hartmann (*Philosophie de l'inconscient*), proclamant l'absurdité totale du monde. Tous deux pensent que l'univers ne peut être saisi par nous, autrement que comme un pur reflet de notre perception. Narcisse ne sortira jamais de soi. Moréas, Valéry, Lorrain développent ce mythe. Wagner est également un grand inspirateur des écrivains du temps, qui, sauf s'ils ont fait le voyage de Bayreuth, ne peuvent cependant connaître de lui que des extraits de musique. C'est donc l'écrivain Wagner, exploiteur des mythes nordiques, plus sombres que les mythes classiques, qui est connu et célébré dans nombre d'œuvres et dans la *Revue wagnérienne* (Dujardin, Mallarmé, Villiers). On voit en lui le prophète du crépuscule des civilisations, et l'apôtre de l'idéalisme.

Le déséquilibre des âmes ouvre la voie à une meilleure compréhension des phénomènes névrotiques. Il existe en France, dans les années 1880, toute une école d'aliénistes (on ne dit pas